

## La Libération

Peu avant l'arrivée des troupes alliées qui avaient débarqué le 15 août 1944 en Provence sur la plage de Cavalaire et des Dramons, il y eut un bombardement à deux cent mètres environ de notre bastide. En bordure de la colline passaient deux lignes de chemin de fer : Gardanne – Carnoules, et Fuveau qui continuait sur Aubagne. Sur la première en direction de Carnoules sur le territoire de Fuveau neufs ponts, qui servent au passage des routes, des chemins charretiers, ou des ruisseaux, plus le grand pont de la Nationale ( 96, route de Toulon ), juste à côté de la gare de la Barque. C'était une voie stratégique, Qui par la suite aurait pu servir encore longtemps pour le transport des voyageurs de Marseille à Brignoles et même plus loin. Dans les années d'occupation de l'armée allemande, surtout en 1944, des trains complet ; d'armement, passaient très souvent des chars, des canons de gros calibre, des wagons fermé (sans doute des munitions ? ) le tout en direction de la côte ( Nice ). On apercevrai sur les wagons plats, des soldats allemands, assis sur des bancs tenant leurs fusils entre leurs mains ; ils portaient sans doute en renfort en prévision du débarquement des allies.

Quelques jours plus tard, un matin, alors que j'étais avec mon grand-père dans un champ à sarcler des haricots : « Je n'avais que douze ans, Eh oui ! Mon père me faisait déjà travailler comme un petit homme ! ». Des vrombissements d'avions, nous firent dresser la tête, et regarder en direction du bruit. Ils étaient quatre, l'un derrière l'autre à une distance assez éloignée. Il tournoyaient dans le ciel comme pour chercher quelque chose.

Tout à coup, un se détacha du groupe, et plongea en piqué dans un bruit infernal. Mon grand-père comprit ce qui allait se passer ; il me jeta à terre dans la raie de haricots, et me rapprocha de lui avec sa main pour me protéger. Je ne comprenais pas ! Tout se passa très vite. Je dressai légèrement la tête, et je vis deux bombes tomber de l'avion, suivis du crépitement des mitrailleuses. A l'explosion des deux bombes, dans un bruit infernal, le souffle me secoua les cheveux : mon grand-père me prit la tête et m'enfonça le nez dans la terre, de peur que je ne reçoive un éclat... mais moi je voulais voir, je ne voulais rien manquer du spectacle : quand arriva le deuxième avion qui lui aussi largua deux bombes.

Heureusement toutes les quatre avaient manqué très largement leur cible « le pont de la voie ferrée ». Qui se trouvait à vol d'oiseau à une centaine de mètre en parallèle de notre raie de haricots.

La bastide, étant à une centaine de mètres également, nous aurions pu partir en courant à travers champs, mais comme les avions se succédaient les uns aux autres pour larguer leurs bombes, sur les différents ponts alentour, mon grand-père jugea bon de ne pas bouger. Ils bombardèrent aussi la gare de la (Barque)ainsi que le grand pont de la N 96, un peu plus loin. Je ne puis vous dire le nombre de bombes larguées, parfois en piqué, ou par haute haute altitude : elles tombaient souvent loin de leur objectif !.

Ma mère, de la terrasse de la bastide, criait à pleins poumons pour que nous rentrions. Entre deux bombardements, mon grand-père se mit debout et la rassura : nous risquions bien moins rien que de traverser le champ à découvert et descendre le chemin pour rejoindre la bastide. Il craignait qu'un éclat de bombe vienne nous blesser...Au bout de la raie « 50 mètres environ » la bastide de M. Faure était entourée de grand platanes : nous avons appris par la suite que des éclats avaient frappé dans le haut des grands platanes.

A la première accalmie, nous descendîmes en courant. J'arrivai à la maison dans les bras de ma mère bien avant mon pépé, qui avait les pieds plats, et ne pouvait pas courir ! Puis il commençait à se faire vieux ! Les vagues de quatre avions se faisaient moins fréquentes, et le lendemain tout était terminé.

Aucun des ponts ne fut démoli, ni la voie ferrée, sauf un grand réservoir d'eau, qui servait à faire le plein des tenders des locomotives de passage. Je revois ce grand tuyau coudé qui pivotait à l'extrémité et le mécanicien le positionnait à l'entrée du tender. Cette eau était pompée en contrebas à la source de la Grande-Bastide. Les locaux existe toujours, au côté du pigeonier.

La gare de la Barque avait un grand quai couvert pour recevoir les marchandises et sert aujourd'hui de « musée provençal des transports », et le magnifique quai des voyageurs couvert lui aussi (époque 1900 ). La façade de la jolie gare fut quelque peu endommagé mais le plus spectaculaire fut une bombe qui ayant manqué sa cible, était restée planté dans l'axe de la route nationale 96, au niveau du chemin qui conduit à la gare : elle n'avait pas explosée !... Ce fut une curiosité : elle dépassait de la moitié de sa longueur : je ne sais pas quand, comment, ni par qui, elle fut extraite du goudron ?

Quelques jours plus tard, les alliés arrivèrent par la route de Trets direction Gardanne. Je ne me souviens plus le quel de mes frères, vit le premier passer des colonnes de véhicules sur la route, mais nous voilà tous partis en courant pour voir arriver nos libérateurs. A la bastide de Méliissane qui était tenue par la famille Fouque, il y avait, un bonhomme que nous ne connaissions pas, une espèce de farfelu, nous criai : « n'approchez pas ! Se sont des Allemands déguisés en soldats américains ! Et surtout ne touchez pas aux bonbons qu'ils vous envoient, car ils sont empoisonnés ! .

connaissions pas, une espèce de farfelu, nous criai : « n'approchez pas ! Se sont des Allemands déguisés en soldats américains ! Et surtout ne touchez pas aux bonbons qu'ils vous envoient, car ils sont empoisonnés ! .

Nous nous approchâmes de la route ; c'étaient bien des soldats Américains, qui le long de la route marchaient en deux colonnes, accompagnés des centaines de véhicules de toutes sortes : chars, camions, Jeeps. Du haut de leurs engins, ils nous envoyaient des bonbons, paquets de chewing-gum, boîtes de conserves, galettes, paquets de cigarettes, et bien d'autres choses. Nous étions en train de vivre un moment historique : quelque chose d'inimaginable, et d'inoubliable. Nous les petits qui n'avions jamais rien vu, ou presque, nous étions ébahis devant ce déferlement de matériel. Tous les paysans des alentours étaient venus nous rejoindre : la nouvelle s'était répandue comme une traînée de poudre. Les gens du village commençaient à arriver : certains avaient des drapeaux français ; beaucoup pleuraient de joie de voir nos libérateurs.

Une colonne marchait au bord de la rivière ( l'Arc ) ; une autre sur la petite route de la Muscatelle : chemin charretier à cette époque, une troisième sur la nationale 7, où se produisit un accrochage avec un char allemand qui brûla sur le bord de la route. Il y eut des morts du côté allemand. D'après les témoignages de personnes qui se trouvaient à Chateau-Neuf-le-Rouge, un soldat allemand est parti en courant à travers champs, un soldat américain, après lui avoir fait les somations l'aurait abattu. Pendant plusieurs jours des véhicules de toutes sortes passèrent sur la route ainsi que des trains en direction de Gardanne, ou Aix en Provence.

Tous les matins, avec mon ânesse, Margot, nous transportions le lait de la production de nos dix vaches, à une alimentation qui se trouvait aux quatre chemins de la Barque, à trois kilomètres environ de la bastide. Avant l'arrivée des troupes alliées, de la chapelle St Jean ou finissait le chemin charretier, nous empruntions la route départementale la « D6 », nous avions la route toute à nous , car il ne passait pratiquement personne, sauf quelques charrettes de paysans qui se rendaient à leurs champs, ou des véhicules de l'armée Allemande.

Mais après l'arrivée des alliés, il y eut beaucoup de charroi sur la route. Margot était quelque peu effrayée par tous ces engins, véhicules de l'armée de toutes sortes : plus les quelques vieilles voitures ou motos que certains avaient remis en marche et sortis de leurs garages. Elles ne roulaient plus depuis quatre ans faute de carburant et de pneumatiques. Seules étaient autorisés à rouler quelques rares véhicules munis d'un laisser-passer et roulant au gazogène, comme la camionnette que mon père utilisait pour livrer les légumes de notre production au marché d'Aix en Provence ou de Marseille.

était monté devant la bastide de St Jean de Mélissane ou des soldats venus d'Afrique du nord, les « Goumiers Marocains » étaient au repos.

Un après midi, je partis à travers champs, jusqu'aux tentes, en quête de quelques bonbons ou cigarettes. Les Gouliers étaient habillés d'une drôle de façon avec de longues tuniques kaki et un long turban autour de la tête, comme dans le film des « mille et une nuit ».

Soudain, s'avança vers moi un officier. Il me demanda ce que je faisais là. Je lui répondis : «

---- Je suis venu voir les soldats.

---- Je ne veux plus te rencontrer dans les parages, dit t-il sèchement.

---- C'est dangereux pour toi de te promener dans le camp ! Tu as compris ?

---- Oui, monsieur. Je ne reviendrai plus » .

Et je n'y suis plus retourné..

En l'espace de quelques jours dans le grand champ qui se trouve devant la chapelle St Jean, de grosses citernes, plus des centaines de nourrices.... c'était une véritable station service. Les véhicules de l'armée y faisaient leur plein, mais aussi des voitures ou des motos à la recherche de carburant : et comme par pur hasard ils tombaient tous en panne sèche devant le dépôt ! Ils sortaient un bidon de cinq litres (rectangulaire en fer blanc).

J'ai le souvenir, de la pompe à essence qui était sur le boulevard Loubet, au coin du trottoir, à l'angle de la rue du 14 juillet : elle était tenue par un garagiste Fructus et fonctionnait à bras, avec, dans la partie supérieure deux gros boccas en verre d'une contenance de cinq litres chacun.

Une autre pompe identique se trouvait au coin de l'école privée devenu « la maison pour tous », à la différence quelle pompait dans un fut de deux cents litres. Souvent lorsqu'il pleuvait l'eau entraînait par le bouchon du fût et mouillait l'essence. Mais les clients, à l'époque n'étaient pas nombreux. Cette pompe était tenue par le fils de l'ancien Maire de l'époque, Mr Barthéllémy, dit (BanBan).

Pour en revenir aux usagers en panne sèche devant le dépôt de la chapelle St Jean, ils demandaient un bidon à la main , un peu d'essence pour pouvoir repartir. Les soldats ne leur refusaient pas, mais ils avaient un sourire en coin tout en parlant entre eux. Presque tous les jours lorsque j'étais de retour de ma livraison de lait, j'attachais Margot au premier poteau télégraphique au coin du chemin de la Grande Bastide et j'allais faire un tour au dépôt. A l'entrée, à l'ombre du grand mûrier « qui est, sans doute plusieurs fois centenaire, un des

Pour en revenir aux usagers en panne sèche devant le dépôt de la chapelle St Jean, ils demandaient un bidon à la main , un peu d'essence pour pouvoir repartir. Les soldats ne leur refusaient pas, mais ils avaient un sourire en coin tout en parlant entre eux. Presque tous les jours lorsque j'étais de retour de ma livraison de lait, j'attachais Margot au premier poteau télégraphique au coin du chemin de la Grande Bastide et j'allais faire un tour au dépôt. A l'entrée, à l'ombre du grand mûrier « qui est, sans doute plusieurs fois centenaire, un des derniers dans les parages » se tenait en faction une sentinelle. J'étais un des rares pouvoir pénétrer ! Les soldats me connaissaient ils se moquaient de moi lorsque je passais tous les matins avec mon Anesse, « Comme si en Amérique, il n'y avait pas d'ânes ! » Ils me faisaient comprendre de prendre une Jeep à la place de Margot ; ils me donnaient toutes sortes de bonnes choses. Je repartais toujours avec des boites de conserves : tous le monde aimait bien la boite de « Patatos ».

A l'intérieur de la chapelle, de chaque côté, s'alignaient quelques lits de camps. Les soldats logeaient à l'intérieur, mais l'autel était toujours bien rangé, fleuri, avec des fleurs des champs. Le dimanche matin, un aumônier venait dire la messe. Le dépôt resta quelques semaines, puis un matin il n'y eut plus personne. Ils étaient tous repartis, quelques nourrices vides, et quelques fûts abandonnés dans le champ. La chapelle étant restée ouverte, j'entrai pour voir s'ils n'avaient pas oublié quelque chose qui m'intéresser. Il n'y avait rien ; elle était propre, tout était remis à sa place. Sur l'autel, quelques mots écrits sur des morceaux de papier, indéchiffrables pour moi, sans doute des prières, ou des remerciements....

Devant la bastide de Méliसानe les Goumiers étaient partis eux aussi, laissant place à un grand dépôt de ravitaillement : des tonnes de caisses empilées les unes sur les autres. Au sommet guettait une sentinelle, aussi pas question de rôder autour du dépôt ! J'ai gardé en mémoire son image : c'était un noir Américain qui me paraissait immense au sommet de la pyramide.

Un après midi de la fin Août, arriva à la bastide un camion GMC avec à son bord quatre soldats américains. Le fond du camion était rempli de caisses de rations. Ce jour là mes parents n'étaient pas à la maison, et nous étions que les quatre frères. Un des soldats nous fit comprendre, qu'ils voulaient échanger les caisses de rations contre des melons qu'ils avaient aperçus dans un champ voisin. La récolte des melons étant pratiquement terminée, il ne restait que des petits melons bons à consommer mais invendables sur les marchés. Nous en ramassions quelques-uns pour nourrir les poules ou les cochons. Mon frère aîné n'hésita pas : il leur donna la permission de ramasser le reste des melons, « nous appelions cela un fond de melonnière ». Les soldats déchargèrent alors les caisses de rations, que nous nous empressâmes

nous avons fait une bonne affaire : les caisses étaient remplies de boîtes de rations, avec toutes sortes de bonnes choses à manger à l'intérieur.

Un jour à table au repas du midi, mon père nous dit : « En passant par le chemin de la gare de la Barque, j'ai vu des canons en batterie face à la Grande Bastide » Cela ne tomba pas dans l'oreille d'un sourd : moi qui voulais voir des canons de près, sitôt le repas terminé, me voilà parti en courant en direction de la gare. Je passai par le chemin de la ferme de Marlusse, puis devant la bergerie de la Grande Bastide : c'était le chemin le plus court.

En contrebas de la gare sur le monticule qui se trouve juste au dessus du grand pigeonnier, il y avait effectivement un détachement d'artillerie : plusieurs gros et longs canons pointés vers le ciel sortaient des filets de camouflages. Tout autour une vingtaine de soldats. Je m'approchai lentement de peur qu'ils me fassent partir : puis un soldat me fit signe de venir tout en me parlant. J'avancai en regardant les gros canons ; j'en avais déjà vu plusieurs fois de loin lorsqu'ils passaient sur les trains, mais pas d'aussi près. Ils étaient montés sur des grosses roues ; sur le côté, par terre des caisses de munitions, et des obus qui brillaient comme de l'or. Les soldats étaient tous assis par terre ; je compris que c'était la distribution de cigarettes, car trois soldats se tenaient debout ouvrant des cartouches de cigarettes, de toutes sortes de marques. Ils mélangeaient quelques paquets dans un casque, puis ils passaient devant les soldats qui prenaient un paquet au hasard. Certains étaient satisfaits par la marque mais d'autres ne l'étaient pas : ils échangeaient les paquets entre eux. Dans le nombre quelques uns ne fumaient pas ; ils me donnèrent leurs paquets : j'étais content car je fumais déjà en cachette de mes parents. Ces cigarettes étaient les bienvenues car mes frères ne m'en donnaient pas des leurs : ils me disaient que j'étais trop petit pour fumer. « Ils avaient raison ! » Après être resté un moment avec les soldats je repartis en courant car il fallait que je sois de retour avant quatorze heures pour travailler aux champs avec mes frères.

Un jour à table mon père me demanda où j'allais tous les jours après le repas. Je lui répondis : « Je vais voir les soldats à la Grande Bastide ! ». Cela dura plusieurs jours : sitôt le repas fini je partais en courant pour ne pas manquer la distribution de cigarettes. Je gagnais chaque fois un paquet ou deux, qui me constituèrent une petite provision pour mes fumeries en cachettes. Je prenais soin de les dissimuler dans l'écurie. Puis un jour je me rendis comme d'habitude au campement : il n'y avait plus personne !, ils étaient partis, et j'étais déçu, et fini les cigarettes gratuites !

Au passage des troupes alliées, une partie de la jeunesse du village s'engagea pour la durée de la guerre : je cite quelques noms « Malet Albert – Chapello Robert – Philippe Johannes – Gouirand Yvon – Mattio Raymond –

Guistti Marcel – Dellasta Louis – Lombard René – Roubaud René – Dellasta Marius « Mon frère aîné », et d'autres dont j'ai oublié le nom. Tous rentrèrent au village à la fin de la guerre avec les honneurs.

Le 8 mai, la guerre était finie. Quelques jours plus tard, les prisonniers de guerre qui étaient en Allemagne depuis 1940 retournèrent au village, les uns après les autres. Je me souviens de quelques uns connus, Colle René « dit Nétou » – Ambrosio Jean dit Janet – Roubaud Roger – Roubaud Louis – et Odisio Roland – Belviso Jean « Tous deux déportés dans des camps de travail ». A chaque retour, les cloches de l'église du village, sonnaient à la volée pendant de longues minutes. Les engagés volontaires furent démobilisés :, j'étais heureux de revoir mon cher frère Marius, et qu'il soit à nouveau avec nous, autour de la table familiale.

Mais dans beaucoup de familles de France, et d'autres pays amis, ou ennemis, des millions de personnes civiles ou militaires, malheureusement ne retournèrent pas autour de la table familiale.....



Recit vécu.  
Dellasta Marcel  
Fuveau – 2001 -